



Jean-Cosme Delaloye (à gauche en train de filmer) a travaillé une année et demie pour convaincre la famille de Genesis de figurer dans son documentaire. DR

Le Vaudois Jean-Cosme Delaloye filme l'Amérique

Le journaliste troque parfois sa plume contre une caméra. *Stray Bullet*, son troisième documentaire, qui raconte un fait divers tragique et son procès, a été sélectionné à Soleure

Pascal Gavillet

Vous connaissez sa signature. Sa couverture de l'actualité américaine apparaît fréquemment dans les colonnes de *24 heures*. Vous connaissez sans doute un peu moins son travail de réalisateur. De Jean-Cosme Delaloye, nous avions pu découvrir en 2012 *A mi lado*, saisissant documentaire qui se déroulait dans une grande décharge publique au Nicaragua, suivi en 2015 par *La prenda*, portrait de deux femmes en lutte contre l'impunité qui sévit au Guatemala. Rien d'autre ensuite. Sauf que non, le revoilà, et cette fois sélectionné à Soleure avec un film qui devrait faire du bruit. *Stray Bullet*, produit par la société genevoise Tipi-mages, se centre sur un fait divers, une tragédie qui a endeuillé une famille dont l'une des filles a perdu la vie, victime d'une balle perdue lors d'un règlement de comptes. Comme Jean-Cosme Delaloye ne pourra pas se rendre à Soleure ni même en Suisse ces jours, retenu par l'actualité «trumpienne», nous lui avons lancé un petit coup de fil pour en parler.

Comment avez-vous découvert ce fait divers?
J'avais déjà fait un reportage pour la RTS sur les rachats d'armes et les



Jean-Cosme Delaloye
Journaliste et réalisateur établi aux États-Unis

gangs. Puis en 2014, à la fin du montage de *La prenda*, on a entendu parler du meurtre de Genesis, la jeune victime de *Stray Bullet*. Et quelques semaines plus tard d'un autre homicide, cette fois d'un jeune gars, à nouveau suite à une balle perdue. Je me suis dit qu'il fallait

en faire un film. Mais la famille de Genesis ne voulait pas du tout en faire partie.

Comment les avez-vous finalement convaincus de parler et de se laisser filmer?

Un an et demi de travail, de présence dans la rue, de patience, d'approche. C'était quelque chose de graduel, nous étions des Blancs dans un univers de Noirs, dans une ville, Paterson, dominée par les gangs.

Avez-vous eu peur?

Non. Mais il nous est arrivé de nous faire jeter. Nous savions exactement où nous avions le droit d'aller. Nous avons procédé par cercles concentriques.

Lorsque vous dites «nous», qui englobez-vous?

Mon cameraman, Nic (Nicolas Strini) et moi. Depuis *La prenda*, nous travaillons toujours ensemble.

Gardiez-vous facilement votre

sang-froid lors du tournage?

D'une certaine manière, oui, grâce à l'identification. Je suis proche des parents de Genesis. Mais aussi des gars qui sont de l'autre côté de la rue. Même si on sait que ce ne sont pas des anges. Je pense que nous sommes assez clairvoyants.

Est-ce que vous avez un jour l'intention de réaliser une fiction?

Non. Le documentaire est trop passionnant. Et je ne pourrais pas inventer les gens que je filme. J'aime que les gens me racontent leur histoire, devant la caméra. Ou au montage, puisqu'un récit se construit aussi à ce niveau-là. Mais en imaginer un fictif, cela ne m'intéresse pas vraiment.

Est-ce que votre point de vue sur les faits que vous racontez a changé ou évolué au gré du film et de son tournage?

Plus on avançait et plus j'apprenais. Sur tout au contact des jeunes. Sinon, mon point de vue a forcément changé puisqu'il y a un nouveau président et qu'il parle de choses qu'il ne connaît pas.

Vous ne regrettez pas de ne pas venir à Soleure?

Un peu, mais c'est comme ça. Pour présenter le film, il y aura l'avocat qu'on voit à l'image. C'est un personnage incroyable, il y aurait d'ailleurs de quoi en faire un film.

États-Unis, où les armes à feu font chaque année environ 33 000 victimes. Curieusement, il semble y avoir très peu d'études consacrées aux balles perdues, qui sont pourtant l'un des facteurs les plus importants entretenant l'insécurité dans les quartiers à risque. Nombre d'adultes ne font leurs courses que le matin ou le week-end, quand les coups de feu sont moins courants. Les familles évitent les foules ou les personnes parlant d'une voix forte. Bref, ils adoptent des stratégies préventives...

Sans aucune garantie. Car la particularité des balles perdues, c'est bien sûr de frapper des gens qui ne s'y attendent pas du tout. Plus de quatre

fois sur cinq, ils n'étaient même pas au courant des causes qui ont mené aux coups de feu, note une étude publiée en 2012, *Epidemiology and clinical aspects of stray bullet shootings in the United States*. Menée sur la base de cas signalés dans la presse, l'étude montre que sept fois sur dix, la victime était à l'intérieur d'un bâtiment. Quatre fois sur dix, elle était à son domicile! Plus de deux victimes sur dix ont entre 5 et 14 ans. Mais les enfants sont aussi affectés indirectement: pour chaque adulte tué, il faut compter trois orphelins. Même s'il n'est pas tué mais blessé, cela a souvent un effet négatif sur les revenus de la famille. **Andrés Allemand**

Des parents vaudois bouleversent le tapis rouge

Projeté en ouverture des Journées de Soleure, le dernier docu de Fernand Melgar suit les débuts à l'école de cinq enfants en situation de handicap. Émus, leurs parents ont découvert le film ce soir-là

Vincent Maendly Textes
Odile Meylan Photos

Albiana, Louis, Kenza, Léon et Chloé ont fait chavirer le cœur des 900 spectateurs présents jeudi soir à l'ouverture des Journées de Soleure. À l'école des Philosophes, suit la première année scolaire de ces cinq enfants handicapés au sein de la Fondation de Verdeil à Yverdon (*lire ci-contre*). Des larmes ont coulé, mais beaucoup de rires ont aussi résonné sous la haute charpente boisée de la Reithalle, devant les facéties de ces écoliers à la fois atypiques et si ordinaires dans la spontanéité de leur jeune âge. Le flot d'émotions a terrassé leurs parents, qui découvraient le film ce soir-là, et qui ont été ovationnés au moment de rejoindre le cinéaste sur scène, après la projection. Les jeunes héros du documentaire, eux, ne pouvaient pas être là.

Quelques heures avant ce point d'orgue, les familles oscillaient entre l'appréhension et l'excitation de cette journée pas comme les autres. «Comment Fernand Melgar a-t-il réussi à faire un film sur notre bête quotidien? Est-ce que cela va seulement intéresser les gens?» s'interroge Magali Ibram, la maman de Kenza, dans le bus affrété par la fondation pour emmener toute la troupe à Soleure. Pas de véritable crainte en revanche sur le rendu final de ces heures de montage. Sur l'assemblage de ces tonnes de rushes réalisés à l'école mais aussi au domicile des familles. «Nous sommes se-reins, dit le papa, Abder. Le courant est bien passé avec Fernand Melgar, c'est quelqu'un de bienveillant, très respectueux.» «Il y avait quelque chose de magnétique entre lui et Louis, sourit Fatmir Ademi. Dès que la caméra s'arrêtait, notre fils se jetait dans ses bras.»

Célébrité inattendue

Les retrouvailles avec le cinéaste ont lieu juste avant de fouler le tapis rouge. Chaleureuses, elles témoignent des liens tissés avec ces parents tout au long du tournage, qui s'est étalé sur plus d'une année. Crépitements des flashes, shooting photo à l'entrée: c'est la vie de stars le temps d'une soirée pour ces habitants du Nord vaudois que rien ne prédestinait à cette soudaine célébrité. «Nous n'avons jamais pensé vivre ça pendant le tournage. J'imaginais simplement que je découvrirais le film avec mon mari à la télé, dans notre salon», glisse une maman en rigolant.

C'est aussi un moment fort pour les employés de «l'école des Philosophes», qui ont toutefois pu voir le long-métrage en octobre déjà. Enseignantes, stagiaires, psychomotricienne, etc., toutes sont là aussi. En aparté, le directeur, Cédric Blanc, leur rend un hommage appuyé: «Le tournage a été très intrusif pour nos collaborateurs. Travailler avec un microcravate dans des moments d'ordinaire secrets n'est pas anodin. Mais ils nous ont tout de suite suivis dans ce projet. Fernand Melgar a su les mettre en confiance.»

À l'heure de l'apéro, la pression retombe. Certains parents se sont accostés par des spectateurs qui leur confient à quel point leur histoire les touche. Les principaux intéressés se repassent les scènes dans la tête. «On était cramponné à ces images du début à la fin, on aurait voulu que ça continue encore et encore, témoigne Laurence Bellon. J'ai revécu chacun de ces moments et surtout mesuré les progrès accomplis par Chloé depuis l'époque du tournage.» Celui-ci s'est



Magali Ibram (à g.), Laurence Bellon (à dr.) et les autres parents ont fait le trajet jusqu'à Soleure en bus, avec le personnel de la Fondation de Verdeil.



Les spectateurs ont découvert le quotidien de la petite Kenza et de ses quatre camarades, leur éveil au monde scolaire tout au long de l'année.

«On était cramponné à ces images du début à la fin, on aurait voulu que ça continue encore et encore. J'ai mesuré les progrès accomplis par ma fille depuis l'époque du tournage»

achevé il y a dix-huit mois. Depuis, les enfants ont poursuivi leur cheminement d'écolier, changé de classe et de prof, et avancé dans leurs acquisitions.

«Il y a beaucoup de sensibilité dans le film, Fernand Melgar a su capter tous les regards, le non verbal de chaque situation, analyse Magali Ibram. On fond en voyant toutes ces frimousses et on se demande ce qu'il se passe dans ces petites têtes. Ce n'est jamais lourd, on n'est jamais dans l'apitoiement.» La maman de Louis - dont la bouille égaye l'affiche du documentaire - fait le même constat:



Après le film, les parents (ici Abder et Magali Ibram au 1^{er} plan, Virginie Ademi, Gentiana et Alban Zeciri au 2^e) ont rejoint sur scène Fernand Melgar.



À l'instar des autres parents, Abder et Magali Ibram ont découvert le film en même temps que les autres spectateurs. L'émotion est à son comble.

«Oui, ce que l'on vit au quotidien est dur, mais ce n'est pas cela qu'a voulu montrer le cinéaste.»

Le film lève surtout le voile sur tout le boulot que les professionnels accomplissent en classe avec une prise en charge individualisée pour chacun des cinq élèves, visant tant leur épanouissement que le développement de leurs facultés, tout en mettant un cadre à leur comportement parfois turbulent. «Je suis flattée par l'image que le film renvoie de moi et de mon travail», commente l'enseignante Adeline Schopfer à l'heure de rentrer à

Yverdon. «J'ai pris ce tournage comme un défi, une aventure, avec l'envie que notre école s'ouvre aux autres et que les gens voient que nos élèves sont bel et bien des élèves, ils vont à l'école, apprennent des choses, à leur propre rythme.»

Dans son discours officiel prononcé jeudi soir, le président de la Confédération, Alain Berset, a salué Albiana, Louis, Kenza, Léon et Chloé. «Le film nous montre leurs douleurs et leurs espoirs, la douleur et les espoirs de leurs parents. Quand on l'a vu, on change de regard sur l'inclusion de ces personnes.»

À l'école des Philosophes, Melgar filme l'intime et l'universel

• L'entrée à l'école de cinq enfants, filmée sans fioritures par cet adepte du cinéma direct qu'est Fernand Melgar. Ce thème universel, qui touche chaque parent, prend une dimension encore plus intimiste avec le choix de planter la caméra à l'école spécialisée de la rue des Philosophes à Yverdon, qui appartient à la Fondation de Verdeil et qui accueille des enfants en situation de handicap. Des enfants qui ne peuvent suivre une scolarité dans le système régulier, ou en tout cas pas à plein-temps.

«Peu connaissent de tels enfants, à peine les croisons-nous dans un lieu public, explique Fernand Melgar. Car la

frontière qui existe entre nous est étanche: d'un côté les bien portants, qui constituent la norme, et de l'autre les handicapés mentaux considérés comme un groupe en soi, un genre, pour ainsi dire une humanité spécifique.»

Mitochondriopathie, syndrome de Down, autisme, etc.: les diagnostics sont divers, parfois incertains, et importent peu au final. Car au-delà des mots des savants, seuls comptent les besoins de chacun, identifiés et comblés par les professionnels qui les prennent en temps.

«Le ratant rien de la difficile séparation avec les parents et, petit à petit, de l'éveil de chacun au monde scolaire et à ses règles. Fixant les moments de joie du personnel de la fondation, mais aussi les coups de mou d'une équipe «qui manque de bras» devant la difficile tâche qui est la sienne.

Fernand Melgar et son assistant réalisateur, Rui Pires, se sont intégrés à la classe durant plusieurs mois. «Nous avions leur photo dans le matériel que l'on utilise pour l'accueil et les enfants savaient les jours où ils seraient présents ou non», relate l'enseignante Adeline Schopfer. «Comme c'était la première année d'école de ces enfants,

rien était anormal pour eux.»

Comme il le demandait, Fernand Melgar a obtenu carte blanche de la part de la direction de Verdeil, qui l'avait approché pour réaliser un film sur ce thème. Le réalisateur de *La forteresse*, de *Vol spécial* et de *L'abri* aura vu là une occasion de compléter son œuvre humaniste déjà riche. «La marginalité n'est pas un choix, dit-il dans sa note d'intention. C'est une conséquence car les notions de norme et de catégorisation règnent aujourd'hui en maître. Nous assistons impuissants aux désastres qu'elles causent aux personnes nées du mauvais côté du hasard.»